

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PAUL VERLAINE

POÈMES SATURNIENS — FÊTES GALANTES

BONNE CHANSON — ROMANCES SANS PAROLES

SAGESSE — JADIS ET NAGUÈRE

TOME PREMIER

*Troisième édition*



27/7/06  
70971

PARIS

LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1902

# La Bonne Chanson

Paul Verlaine



Vanier, Paris, 1902

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

- I. Le soleil du matin doucement chauffe et dore
- II. Toute grâce et toutes nuances
- III. En robe grise et verte avec des ruches
- IV. Puisque l'aube grandit, puisque voici l'aurore
- V. Avant que tu ne t'en ailles
- VI. La lune blanche
- VII. Le paysage dans le cadre des portières
- VIII. Une sainte en son auréole
- IX. Son bras droit, dans un geste aimable de douceur
- X. Quinze longs jours encore et plus de six semaines
- XI. La dure épreuve va finir
- XII. Va, chanson, à tire-d'aile
- XIII. Hier, on parlait de choses et d'autres
- XIV. Le foyer, la lueur étroite de la lampe
- XV. J'ai presque peur en vérité
- XVI. Le bruit des cabarets, la fange du trottoir
- XVII. N'est-ce pas ? en dépit des sots et des méchants
- XVIII. Nous sommes en des temps infâmes
- XIX. Donc, ce sera par un clair jour d'été
- XX. J'allais par des chemins perfides
- XXI. L'hiver a cessé : la lumière est tiède

## I

Le soleil du matin doucement chauffe et dore  
Les seigles et les blés tout humides encore,  
Et l'azur a gardé sa fraîcheur de la nuit.  
L'on sort sans autre but que de sortir ; on suit,  
Le long de la rivière aux vagues herbes jaunes,  
Un chemin de gazon que bordent de vieux aunes.  
L'air est vif. Par moments un oiseau vole avec  
Quelque fruit de la haie ou quelque paille au bec,  
Et son reflet dans l'eau survit à son passage.  
C'est tout.

Mais le songeur aime ce paysage  
Dont la claire douceur a soudain caressé  
Son rêve de bonheur adorable, et bercé  
Le souvenir charmant de cette jeune fille,  
Blanche apparition qui chante et qui scintille,  
Dont rêve le poète et que l'homme chérit,  
Évoquant en ses vœux dont peut-être on sourit  
La Compagne qu'enfin il a trouvée, et l'âme  
Que son âme depuis toujours pleure et réclame.

## II

Toute grâce et toutes nuances  
Dans l'éclat doux de ses seize ans,  
Elle a la candeur des enfances  
Et les manèges innocents.

Ses yeux qui sont les yeux d'un ange,  
Savent pourtant, sans y penser,  
Éveiller le désir étrange  
D'un immatériel baiser.

Et sa main, à ce point petite  
Qu'un oiseau-mouche n'y tiendrait,  
Captive, sans espoir de fuite,  
Le cœur pris par elle en secret.

L'intelligence vient chez elle  
En aide à l'âme noble ; elle est  
Pure autant que spirituelle :  
Ce qu'elle a dit, il le fallait !

Et si la sottise l'amuse  
Et la fait rire sans pitié,  
Elle serait, étant la muse,  
Clémentine jusqu'à l'amitié,

Jusqu'à l'amour — qui sait ? peut-être,  
À l'égard d'un poète épris  
Qui mendierait sous sa fenêtre,  
L'audacieux ! un digne prix

De sa chanson bonne ou mauvaise !  
Mais témoignant sincèrement,  
Sans fausse note et sans fadaise,  
Du doux mal qu'on souffre en aimant.

### III

En robe grise et verte avec des ruches,  
Un jour de juin que j'étais soucieux,  
Elle apparut souriante à mes yeux  
Qui l'admiraient sans redouter d'embûches ;

Elle alla, vint, revint, s'assit, parla,  
Légère et grave, ironique, attendrie :  
Et je sentais en mon âme assombrie  
Comme un joyeux reflet de tout cela ;

Sa voix, étant de la musique fine,  
Accompagnait délicieusement  
L'esprit sans fiel de son babil charmant  
Où la gaîté d'un cœur bon se devine.

Aussi soudain fus-je, après le semblant  
D'une révolte aussitôt étouffée,  
Au plein pouvoir de la petite Fée  
Que depuis lors je supplie en tremblant.

## IV

Puisque l'aube grandit, puisque voici l'aurore,  
Puisque, après m'avoir fui longtemps, l'espoir veut bien  
Revoler devers moi qui l'appelle et l'implore,  
Puisque tout ce bonheur veut bien être le mien,

C'en est fait à présent des funestes pensées,  
C'en est fait des mauvais rêves, ah ! c'en est fait  
Surtout de l'ironie et des lèvres pincées  
Et des mots où l'esprit sans l'âme triomphait.

Arrière aussi les poings crispés et la colère  
À propos des méchants et des sots rencontrés ;  
Arrière la rancune abominable ! arrière  
L'oubli qu'on cherche en des breuvages exécrés !

Car je veux, maintenant qu'un Être de lumière  
A dans ma nuit profonde émis cette clarté  
D'une amour à la fois immortelle et première,  
De par la grâce, le sourire et la bonté,

Je veux, guidé par vous, beaux yeux aux flammes douces,  
Par toi conduit, ô main où tremblera ma main,  
Marcher droit, que ce soit par des sentiers de mousses  
Ou que rocs et cailloux encombrant le chemin ;

Oui, je veux marcher droit et calme dans la Vie,  
Vers le but où le sort dirigera mes pas,  
Sans violence, sans remords et sans envie.  
Ce sera le devoir heureux aux gais combats.

Et comme, pour bercer les lenteurs de la route,  
Je chanterai des airs ingénus, je me dis  
Qu'elle m'écouterà sans déplaisir sans doute ;  
Et vraiment je ne veux pas d'autre Paradis.

## V

Avant que tu ne t'en ailles,  
Pâle étoile du matin,  
— Mille cailles  
Chantent, chantent dans le thym. —

Tourne devers le poète,  
Dont les yeux sont pleins d'amour ;  
— L'alouette  
Monte au ciel avec le jour. —

Tourne ton regard que noie  
L'aurore dans son azur ;  
— Quelle joie  
Parmi les champs de blé mûr ! —

Puis fais luire ma pensée  
Là-bas, — bien loin, oh, bien loin !  
— La rosée  
Gaîment brille sur le foin. —

Dans le doux rêve où s'agite  
Ma mie endormie encor...  
— Vite, vite,  
Car voici le soleil d'or. —

## VI

La lune blanche  
Luit dans les bois ;  
De chaque branche  
Part une voix  
Sous la ramée...

Ô bien-aimée.

L'étang reflète,  
Profond miroir,  
La silhouette  
Du saule noir  
Où le vent pleure...

Rêvons, c'est l'heure.

Un vaste et tendre  
Apaisement  
Semble descendre  
Du firmament  
Que l'astre irise...

C'est l'heure exquise.

## VII

Le paysage dans le cadre des portières  
Court furieusement, et des plaines entières  
Avec de l'eau, des blés, des arbres et du ciel  
Vont s'engouffrant parmi le tourbillon cruel  
Où tombent les poteaux minces du télégraphe  
Dont les fils ont l'allure étrange d'un paraphe.

Une odeur de charbon qui brûle et d'eau qui bout,  
Tout le bruit que feraient mille chaînes au bout  
Desquelles hurleraient mille géants qu'on fouette ;  
Et tout à coup des cris prolongés de chouette. —

— Que me fait tout cela, puisque j'ai dans les yeux  
La blanche vision qui fait mon cœur joyeux,  
Puisque la douce voix pour moi murmure encore,  
Puisque le Nom si beau, si noble et si sonore  
Se mêle, pur pivot de tout ce tournoiement,  
Au rythme du wagon brutal, suavement.

## VIII

Une Sainte en son auréole,  
Une Châtelaine en sa tour,  
Tout ce que contient la parole  
Humaine de grâce et d'amour ;

La note d'or que fait entendre  
Un cor dans le lointain des bois,  
Mariée à la fierté tendre  
Des nobles Dames d'autrefois !

Avec cela le charme insigne  
D'un frais sourire triomphant  
Éclos dans des candeurs de cygne  
Et des rougeurs de femme-enfant ;

Des aspects nacrés, blancs et roses,  
Un doux accord patricien.  
Je vois, j'entends toutes ces choses  
Dans son nom Carlovingien.

## IX

Son bras droit, dans un geste aimable de douceur,  
Repose autour du cou de la petite sœur,  
Et son bras gauche suit le rythme de la jupe.  
À coup sûr une idée agréable l'occupe,  
Car ses yeux si francs, car sa bouche qui sourit,  
Témoignent d'une joie intime avec esprit.  
Oh ! sa pensée exquise et fine, quelle est-elle ?  
Toute mignonne, tout aimable, et toute belle,  
Pour ce portrait, son goût infailible a choisi  
La pose la plus simple et la meilleure aussi :  
Debout, le regard droit, en cheveux ; et sa robe  
Est longue juste assez pour qu'elle ne dérobe  
Qu'à moitié sous ses plis jaloux le bout charmant  
D'un pied malicieux imperceptiblement.

## X

Quinze longs jours encore et plus de six semaines  
Déjà ! Certes, parmi les angoisses humaines  
La plus dolente angoisse est celle d'être loin.

On s'écrit, on se dit que l'on s'aime ; on a soin  
D'évoquer chaque jour la voix, les yeux, le geste  
De l'être en qui l'on mit son bonheur, et l'on reste  
Des heures à causer tout seul avec l'absent.  
Mais tout ce que l'on pense et tout ce que l'on sent  
Et tout ce dont on parle avec l'absent, persiste  
À demeurer blafard et fidèlement triste.

Oh ! l'absence ! le moins clément de tous les maux !  
Se consoler avec des phrases et des mots,  
Puiser dans l'infini morose des pensées  
De quoi vous rafraîchir, espérances lassées,  
Et n'en rien remonter que de fade et d'amer !  
Puis voici, pénétrant et froid comme le fer,  
Plus rapide que les oiseaux et que les balles  
Et que le vent du sud en mer et ses rafales  
Et portant sur sa pointe aiguë un fin poison,  
Voici venir, pareil aux flèches, le soupçon  
Décoché par le Doute impur et lamentable.

Est-ce bien vrai ? tandis qu'accoudé sur ma table  
Je lis sa lettre avec des larmes dans les yeux,

Sa lettre, où s'étale un aveu délicieux,  
N'est-elle pas alors distraite en d'autres choses ?  
Qui sait ? Pendant qu'ici pour moi lents et moroses  
Coulent les jours, ainsi qu'un fleuve au bord flétri,  
Peut-être que sa lèvre innocente a souri ?  
Peut-être qu'elle est très joyeuse et qu'elle oublie ?

Et je relis sa lettre avec mélancolie.

## XI

La dure épreuve va finir :  
Mon cœur, souris à l'avenir.

Ils sont passés les jours d'alarmes  
Où j'étais triste jusqu'aux larmes.

Ne suppose plus les instants,  
Mon âme, encore un peu de temps.

J'ai tu les paroles amères  
Et banni les sombres chimères.

Mes yeux exilés de la voir  
De par un douloureux devoir,

Mon oreille avide d'entendre  
Les notes d'or de sa voix tendre,

Tout mon être et tout mon amour  
Acclament le bienheureux jour

Où, seul rêve et seule pensée,  
Me reviendra la fiancée !

## XII

Va, chanson, à tire-d'aile  
Au-devant d'elle, et dis-lui  
Bien que dans mon cœur fidèle  
Un rayon joyeux a lui,

Dissipant, lumière sainte,  
Ces ténèbres de l'amour :  
Méfiance, doute, crainte,  
Et que voici le grand jour !

Longtemps craintive et muette,  
Entendez-vous ? la gaîté,  
Comme une vive alouette  
Dans le ciel clair a chanté.

Va donc, chanson ingénue,  
Et que, sans nul regret vain,  
Elle soit la bienvenue  
Celle qui revient enfin.

### XIII

Hier, on parlait de choses et d'autres,  
Et mes yeux allaient recherchant les vôtres ;

Et votre regard recherchait le mien  
Tandis que courait toujours l'entretien.

Sous le sens banal des phrases pesées  
Mon amour errait après vos pensées ;

Et quand vous parliez, à dessein distrait  
Je prêtais l'oreille à votre secret :

Car la voix, ainsi que les yeux de Celle  
Qui vous fait joyeux et triste décèle,

Malgré tout effort morose et rieur,  
Et met au plein jour l'être intérieur.

Or, hier je suis parti plein d'ivresse :  
Est-ce un espoir vain que mon cœur caresse,

Un vain espoir, faux et doux compagnon ?  
Oh ! non ! n'est-ce pas ? n'est-ce pas que non ?

## XIV

Le foyer, la lueur étroite de la lampe ;  
La rêverie avec le doigt contre la tempe  
Et les yeux se perdant parmi les yeux aimés ;  
L'heure du thé fumant et des livres fermés ;  
La douceur de sentir la fin de la soirée ;  
La fatigue charmante et l'attente adorée  
De l'ombre nuptiale et de la douce nuit,  
Oh ! tout cela, mon rêve attendri le poursuit  
Sans relâche, à travers toutes remises vaines,  
Impatient des mois, furieux des semaines !

## XV

J'ai presque peur, en vérité,  
Tant je sens ma vie enlacée  
À la radieuse pensée  
Qui m'a pris l'âme l'autre été,

Tant votre image, à jamais chère,  
Habite en ce cœur tout à vous,  
Mon cœur uniquement jaloux  
De vous aimer et de vous plaire ;

Et je tremble, pardonnez-moi  
D'aussi franchement vous le dire,  
À penser qu'un mot, un sourire  
De vous est désormais ma loi,

Et qu'il vous suffirait d'un geste,  
D'une parole ou d'un clin d'œil,  
Pour mettre tout mon être en deuil  
De son illusion céleste.

Mais plutôt je ne veux vous voir,  
L'avenir dût-il m'être sombre  
Et fécond en peines sans nombre,  
Qu'à travers un immense espoir,

Plongé dans ce bonheur suprême  
De me dire encore et toujours,  
En dépit des mornes retours,  
Que je vous aime, que je t'aime !

## XVI

Le bruit des cabarets, la fange des trottoirs,  
Les platanes déchus s'effeuillant dans l'air noir,  
L'omnibus, ouragan de ferraille et de boues,  
Qui grince, mal assis entre ses quatre roues,  
Et roule ses yeux verts et rouges lentement,  
Les ouvriers allant au club, tout en fumant  
Leur brûle-gueule au nez des agents de police,  
Toits qui dégouttent, murs suintants, pavé qui glisse,  
Bitume défoncé, ruisseaux comblant l'égout,  
Voilà ma route — avec le paradis au bout.

## XVII

N'est-ce pas ? en dépit des sots et des méchants  
Qui ne manqueront pas d'envier notre joie,  
Nous serons fiers parfois et toujours indulgents

N'est-ce pas ? nous irons, gais et lents, dans la voie  
Modeste que nous montre en souriant l'Espoir,  
Peu soucieux qu'on nous ignore ou qu'on nous voie.

Isolés dans l'amour ainsi qu'en un bois noir,  
Nos deux cœurs, exhalant leur tendresse paisible,  
Seront deux rossignols qui chantent dans le soir.

Quant au Monde, qu'il soit envers nous irascible  
Ou doux, que nous feront ses gestes ? Il peut bien,  
S'il veut, nous caresser ou nous prendre pour cible.

Unis par le plus fort et le plus cher lien,  
Et d'ailleurs, possédant l'armure adamantine,  
Nous sourirons à tous et n'aurons peur de rien.

Sans nous préoccuper de ce que nous destine  
Le Sort, nous marcherons pourtant du même pas,  
Et la main dans la main, avec l'âme enfantine

De ceux qui s'aiment sans mélange, n'est-ce pas ?

## XVIII

Nous sommes en des temps infâmes  
Où le mariage des âmes  
Doit sceller l'union des cœurs ;  
À cette heure d'affreux orages,  
Ce n'est pas trop de deux courages  
Pour vivre sous de tels vainqueurs.

En face de ce que l'on ose  
Il nous siérait, sur toute chose,  
De nous dresser, couple ravi  
Dans l'extase austère du juste  
Et proclamant, d'un geste auguste  
Notre amour fier, comme un défi !

Mais quel besoin de te le dire ?  
Toi la bonté, toi le sourire,  
N'es-tu pas le conseil aussi,  
Le bon conseil loyal et brave,  
Enfant rieuse au penser grave,  
À qui tout mon cœur dit : merci !

## XIX

Donc, ce sera par un clair jour d'été :  
Le grand soleil, complice de ma joie,  
Fera, parmi le satin et la soie,  
Plus belle encor votre chère beauté ;

Le ciel tout bleu, comme une haute tente,  
Frissonnera somptueux à longs plis  
Sur nos deux fronts heureux qu'auront pâlis  
L'émotion du bonheur et l'attente ;

Et quand le soir viendra, l'air sera doux  
Qui se jouera, caressant, dans vos voiles,  
Et les regards paisibles des étoiles  
Bienveillamment souriront aux époux.

## XX

J'allais par des chemins perfides,  
Douloureusement incertain.  
Vos chères mains furent mes guides.

Si pâle à l'horizon lointain  
Luisait un faible espoir d'aurore ;  
Votre regard fut le matin.

Nul bruit, sinon son pas sonore,  
N'encourageait le voyageur.  
Votre voix me dit : « Marche encore ! »

Mon cœur craintif, mon sombre cœur  
Pleurait, seul, sur la triste voie ;  
L'amour, délicieux vainqueur,

Nous a réunis dans la joie.

## XXI

L'hiver a cessé : la lumière est tiède  
Et danse, du sol au firmament clair.  
Il faut que le cœur le plus triste cède  
À l'immense joie éparse dans l'air.

Même ce Paris maussade et malade  
Semble faire accueil aux jeunes soleils  
Et, comme pour une immense accolade,  
Tend les mille bras de ses toits vermeils.

J'ai depuis un an le printemps dans l'âme  
Et le vert retour du doux floral,  
Ainsi qu'une flamme entoure une flamme,  
Met de l'idéal sur mon idéal.

Le ciel bleu prolonge, exhausse et couronne  
L'immuable azur où rit mon amour.  
La saison est belle et ma part est bonne  
Et tous mes espoirs ont enfin leur tour.

Que vienne l'été ! que viennent encore  
L'automne et l'hiver ! Et chaque saison  
Me sera charmante, ô Toi que décore  
Cette fantaisie et cette raison !

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Hsarrazin
- ThomasBot
- Acélan
- ThomasV
- Levana Taylor
- Richardbl
- Maltaper
- Marc
- MarcBot
- Seudo
- Apt
- Remacle

- Wuyouyuan
- Yann
- Zaran
- M0tty
- Zyephyrus
- Ілля Касакоў
- Bgeslin
- Sapcal22
- Phe
- FitzSai
- Tpt
- Yodaspirine
- Milda
- Electron
- Phe-bot
- Mafritzha
- VIGNERON
- Kava
- LuciePaG
- Averaver
- TptBot
- Aristoi

- 
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
  2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
  3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
  4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)